

Peindeint lè veneindze

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 41

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

LE YO-YO

VOIS-TU, c'est simple. Tu passes un doigt dans la ficelle, tu laisses tomber, tu donnes une petite secousse : ça remonte, ça redescend et ça ne s'arrête plus !

Et Polycarpe, d'une cadence souple de l'avant-bras et du poignet, me donna ma première leçon de yo-yo.

— Tiens, essaie !

Il me passa le petit disque de bois peint, aux couleurs vives. Je le retournais, scrutais la profonde rainure médiale, m'efforçais d'enrouler la longue ficelle, en vain. Polycarpe souriait de ma bonne volonté et de ma maladresse, et, d'un ton détaché, un peu supérieur :

— Ça, c'est le yo-yo de match. La ficelle a un nœud coulant, il faut avoir le coup, pour l'enrouler. J'aurais dû t'apporter le modèle courant, pour commencer.

En un tour de main, Polycarpe m'enroula la ficelle, en homme exercé, sûr de son métier. J'admirais sans réserve cette habileté et cette précision. — J'avais donc devant les yeux un yo-yo de match, c'est-à-dire que quelque part, peut-être chez nous, on verra des matchs de yo-yo !

— Maintenant, vas-y !

La descente marchait bien, on n'a qu'à laisser tomber ! Mais la remontée est une autre affaire. Pourtant, j'imprimais à la ficelle des secousses à me rompre le poignet, ... seulement, jamais au bon moment, trop tôt ou trop tard et mon yo-yo pendait lamentablement au bout de sa ficelle. Polycarpe, qui observait mes efforts infructueux, résuma la situation :

— Pas étonnant, tu manies cet engin comme une fronde !

Nouvelle démonstration, nouvel essai. — Enfin, au bout d'un petit quart d'heure, j'étais devenu un assez honnête « yoyeur ». Mais après deux ou trois passes réussies, le jeu m'intéressa beaucoup moins.

— Tiens ton yo-yo. C'est amusant au début, mais décidément ce mouvement devient stupide à la longue. Tu avoueras qu'il faut être bien simple pour faire rouler des heures durant, ce morceau de bois au bout d'une ficelle ! Et puis, vois-tu, pour faire un bon « yoyeur », il faut avant tout, n'avoir aucun sens du ridicule.

— Comment peux-tu juger, tu n'as jamais vu de « figures » !

Et Polycarpe me traça sur le champ, yo-yo en main, ce qu'il appelait des « figures ». Des arcs de cercles, terminés en brusques crochets, des droites zigzagantes dans l'espace...

— Je te félicite, Polycarpe. Mais le yo-yo me paraît de plus en plus un numéro de cirque, je le vois fort bien entre les mains d'un pitre, laissons-le aux enfants.

— Mon pauvre vieux, tu as raison, mais personne n'est aussi enfant que les grandes personnes !

Ce disant, il me fit sous le nez, la plus belle passe de yo-yo qui se puisse imaginer.

Anelin.

Date exacte. — Oh ! mon ami, excusez-moi, je ne savais rien. Depuis quand êtes-vous veuf ?

— Depuis la mort de ma femme !



PEINDEINT LÈ VENEINDZE

BIOU l'avâi bu dâo vilhio et dâo novî, pas tant poû de ion et galésameint trâo de l'autro. Et, ma fâi quand l'è rarrevâ à l'ottò, n'a jamé età fotu de trovâ lo perte de la seraille. Lo novî lo lâi fasâi tsertsî trâo hiaut et lo vilhio trâo bas. A la fin dâi fin, ie dit dinse :

— Allein, vilhio et novî, accordâ-vo, sein quie no sarein dobedzî de cutsî ti lè trâi quie dèvant !
Marc à Louis.

LO RATALI

MONSU lo notéro Griffonaz êtai on petit vilhio dè septennâ ans, bin boun' einfant, qu'on rencontrâve ti lè dzo pè vè lo boué de la Rapaz, iô fasâi sa prome-narda, cà ne pouâve pliequa tenî sa plliomma et passâ lè z'actès : ne veyâi quasi pas à doû pas, se rassovegnâi dè rein et fasâi dè cavilliè.

Ci pourro Griffonaz avâ 'na pouâire dâo diâbllo dè sa fenna, onna pucheinta lurenâ de six pi sat pouce que lo menâve martin-bâton.

M'èin vu ora vo contâ cein que l'è arrevâ l'autr'hy âo notéro. Ein se lêveint po dèdzonnâ fut pas fotu dè retrâovâ son « dentier » coumeint d'iant, que l'avâi posâ quauque pâ po sè cutsî.

— Ti, pardieu, bin adî lo mîmo ! que lâi fâ sa fenna. T'a perdu la senannâ passâ ton motchâo dè catsetta, ton parapliodze, hier à né, t'è lenette et vouâique ora ton dentier ! Cein ne vâo-te pas botsvî on iâdzo ? Si te lo gardâve dein ton mor, te l'arî adî ! Na pas de lo betâ pertot !

— Mè fâ mau, que desâi lo pourr' hommo, mè faut bin lo remouâ dè teimps z'à autro.

— Mon corset assebin mè fâ mau, mè faut tot parâi lo vuardâ, que répondâi la fenna.

Et sè mé à tsertsî pertot dein l'ottò, po retrâovâ lo dentier de s'n hommo ; guegnivè dèso lo l'phî, fourguenâve dein lè bouffet, reboullivè dein lè teryâo dâo pâilo et de la cousenâ. Mettâi tot cein dessu dèso... Tot po rein !

— Pu pas m'èin passâ, que dit lo notéro. Sarî dobedzî d'èin fère fère on autro.

— Rein dâo tot ! lâi fâ la fenna. N'èin pas lo moïan de no z'èin payî on nâovo : te t'è contereint d'on ratali dè reincontrè !

Sami.

Concurrence. — Une jeune et jolie dompteuse de lions est dans la cage avec sa lionne favorite. Après divers exercices, elle prend un morceau de sucre dans sa bouche et le fauve vient gentiment le lui enlever.

— J'en ferais bien autant ! s'écrie un jeune homme dans l'assistance.

La dompteuse le regarde en souriant :

— J'en doute fort, monsieur !

— Mais certainement, répond le jeune homme, j'en ferai bien autant que la lionne.

CHASSEURS

Allons, chasseur, vite en campagne,
Du cor n'entends-tu pas le son ?
Tonton, tonton, tontaine et tonton.

NOUS voici à l'époque où les chasseurs font parler la poudre et font aussi parler d'eux. Ils partent, bardés de courroies, des plumes sur le chapeau, des munitions dans les poches, l'air terrible. On ne les revoit plus qu'endormis à l'ombre d'un arbre ou le long d'une haie, quand par hasard on passe par là. Ils dorment abasourdis de fatigue d'avoir fait crépiter leurs détonations. Ils voient, dans leurs rêves, l'armurier Casimir Lefacheux qui, il y a cent ans, en 1832, réalisa le chargement par la culasse du premier fusil utilisant la cartouche à culot métallique avec l'étui rigide en carton. Bien des oiseaux, bien des quadrupèdes ont dû leur trépas à ce précurseur. Aussi, dans leurs rêves, les chasseurs le voient-ils au purgatoire, entouré d'une multitude de perdrix, de cailles, de bécasses qui le lardent de coups de bec, de lapins qui lui rognent les oreilles, de lièvres qui broient les cheveux.

Un chasseur matinal a dressé une horloge ornithologique en notant les heures du réveil de certains oiseaux. Il a remarqué que le pinson commence à gazouiller vers une heure ou deux heures du matin ; à deux heures et demie, la fauvette à tête noire fait entendre son chant. A trois heures, la caille donne ce conseil au débiteur malheureux : « Paie tes dettes, paie des dettes. » A trois heures, la fauvette à ventre rouge fait entendre ses cris mélodieux. A quatre heures le merle noir prélude. A quatre heures et demi la mésange fait grincer son chant agaçant. A cinq heures, le moineau familier, gourmand, batailleur mais hardi, spirituel et amusant dans son effronterie, se met à pépier. A cinq heures et demie, c'est le chasseur lui-même qui fredonne son refrain favori.

Connaissez-vous les commandements de nos bons nemrods ? Les voici :

COMMANDEMENTS DU CHASSEUR

*Sans rechigner tu sauteras,
De ton lit matinalement.*

*Dans les champs tu t'échineras,
Jusqu'au soir inclusivement.*

*L'œuvre de mort n'accompliras,
Qu'en intention seulement.*

*Beaucoup de chasseurs tu verras,
Mais de gibier aucunement.*

*Les poulets tu respecteras,
Ainsi que les chats mêmeement.*

*Le chien d'autrui tu ne prendras,
Pour un lièvre devenu grand.*

*Les amis tu canarderas,
Le moins possible, évidemment.*

*Ton fusil tu déchargeras,
En revenant, soigneusement.*

*Vers huit heures tu rentreras,
Anéanti complètement.*

*Dans tes bras tu rapporteras,
Un champignon de temps en temps.*